

Pour Marianne, ma sœur.

La parabole de l'ange.

Les yeux ronds d'un corbeau, miroirs sombres, reflétaient la silhouette de l'adolescent dans un kaléidoscope d'images inquiètes, fiévreuses, désordonnées. Jos s'en foutait. Il traversait le bois cinglant rageusement la végétation basse, les ronces au pied des arbres, avec un bâton ramassé au hasard plus haut vers l'aqueduc. Il sentait le froid mordre sa chair, malgré la marche vive, les moulinets étranges en arabesques folles qu'il dessinait fouettant les épines. Les crochets, les sauts qu'il enchaînait pour enjamber les flaques ne le réchauffaient pas. L'air vif de ce début d'avril s'immisçait inexorablement sous son blouson, sur ses reins, déclenchant des vagues de tremblements spasmodiques à la surface de ses muscles ; il avait la chair de poule. Comme disait son beau-père : « La planète est morte comme le parti communiste. Depuis la chute du mur, il n'y a plus de saisons. » Bande d'enculés. C'était pas clair, cette histoire de communistes, mais ça sonnait vrai dans la bouche du vieux.

Il était venu à couvert, négligeant les sentes et les allées balisées, retrouver sur l'escarpement léger au bord de l'étang son banc. Il aimait la place, s'asseoir à l'abri des regards, du vent frisquet qui soufflait aujourd'hui. Il avait réduit l'ouverture de sa capuche et contemplait le ciel qui s'enflammait par trouées diffusant sur l'eau des teintes sombres.

Jos venait souvent réfléchir ici, dans le bois de Bondy, c'était tranquille. Les autres mecs avaient tendance à s'agglutiner sur les parkings, près des kebabs ou sous les barres. Personne ne venait trop traîner dans le coin, surtout par ce temps, peut-être parce qu'on y trouvait rien que soi-même, rien de très distrayant. Jos, lentement, basculait la tête en arrière, scrutant au dessus de lui les lignes blanches au cul des avions, le trafic des hommes dans le ciel.

Il sentait dans son ventre une tension étrange.

Slimane lui avait dit la veille au téléphone, de « ne pas faire comme lui », de « ne pas se mettre dans la merde », de « tracer ». Et quand Slim parlait ça n'était pas du vent. Pas comme ceux qui avaient la diarrhée du baratin et qui ne connaissaient rien à rien. Ces embrouilleurs de l'assistance ou ces éducateurs qui venaient sans cesse vous prendre le chou pour vous dire que vous étiez « super » alors qu'il suffisait d'avoir des yeux pour voir que vous étiez plutôt mal barré. Qui venaient vous dire que vous aviez « un plus » alors qu'il suffisait de prendre le bus, d'aller au collège, pour sentir que vous aviez surtout des moins, des moins en pagaille, des moins dans tous les genres, des moins dans tous les coins, des moins partout, des moins en veux-tu ? Des moins en voilà.

Les cons !

Les cons étaient souvent bavards.

Arrondi sur le dossier du siège, nerveux, une jambe posée sur la cheville opposée, Jos farfouillait dans les poches de son blouson (qu'il ne quittait jamais), titillant son téléphone, les genoux habités par un rythme fébrile. Il percevait le chant des oiseaux

en pensant au temps où il était arrivé à Clichy avec sa mère. Sa rencontre avec Slim, c'était marrant de l'avoir comme demi-frère ! A la fin du printemps précédant les émeutes ils s'étaient trouvés, (et même bien trouvés !) malgré la différence d'âge. Les conneries qu'ils avaient alignées... Slim encore mineur à l'époque, ce qui lui avait sauvé la mise plus d'une fois... Il connaissait des tas de trucs, embarquant Jos pour le déniaiser « sur le territoire » comme il disait.

Il se rappelait cette fois où ils marchaient dans la touffeur de leur premier été commun, Slim devait avoir une quinzaine d'années, Jos douze. L'aîné trimbalait un drôle de casque rose qu'il avait piqué Dieu sait où, casque moitié gonzesse, moitié pédé. Il s'était brusquement arrêté en vissant ses yeux noirs dans les siens d'un regard qui vous tombait direct à l'intérieur comme un pavé au fond d'un lac.

- Jocelyn, ça veut dire quoi ?
- C'est mon nom.
- Et puis ?
- Quoi ?
- La suite ?
- C'est mon père qui l'a choisi. Rapport à Jocelyn Angloma.
- D'Angloma... Au Québec ?
- Non, le joueur de foot du temps d'avant. Avec Platini.
- Où c'qu'il est ton daron ?
- Il est parti.

Les lèvres de Slim s'étaient pincées vers l'intérieur, il avait essuyé une goutte de sueur qui lui perlait au front.

- Ça fera un casse-couilles de moins, d'Angloma du Québec !

Ils étaient repartis, traînant leurs baskets dans les graviers avant de sauter sans payer dans un bus roulant vers la nationale et la station B.P. La station c'était l'éclate. Jos accoudé aux rambardes, sur la ceinture de béton de l'enclos autour du lavage, observait le manège de son nouveau grand frère. Il embrouillait tout le monde, pompistes compris, discutait le bout de gras ici et là, taxant une clope à l'occasion, squattant gentiment la place en baratinant plaisamment, le casque à bout de bras.

- S'cusez moi m'sieur, j'suis en panne d'essence avec mon scoot. Vous auriez pas un euro vingt pour me dépanner ?

La plupart des gens marchaient, fondant devant le sourire de Slim, son air poupin et ingénu, sa tchatche taquine. Il lui arrivait même de temps en temps, de demander aux motards de tourner la poignée d'accélérateur de leurs motos ronronnantes, faisant gronder un tonnerre mécanique qui finissait par gêner les propriétaires des bécanes tandis que Slim, en extase, envoyait les gaz, que tout le monde le regardait. Quel singe !

Au fil des heures, il accumulait les pièces, les cigarettes, les conneries de chewing-gums. Jos se régala du haut de ses douze ans ; il aimait l'odeur de l'essence, le toupet bravache de son aîné. À la fin de l'après midi survint l'aubaine, sous la forme d'une ravissante jeune fille sur un scooter neuf bleu pâle.

Le plein fait, la fille revenait des caisses. Maladroite, elle avait du mal à redémarrer l'engin tout juste sorti du magasin car elle n'avait pas complètement tourné la clef de contact. Mignonne, grande et rousse, elle semblait embarrassée par la mécanique flambante, un peu honteuse de chevaucher cette monture qu'elle ne maîtrisait pas. Slim s'était approché d'elle, sûr de son fait, angélique.

- Un problème ?
- Non. C'est seulement que je n'ai pas l'habitude.
- Ça doit venir de l'injection. Sur ce modèle, quand ils sont neufs, ils ont des soucis au démarrage. Je peux jeter un œil ?

La fille hésitait, perdue au milieu de ses taches de rousseur, mais le visage souriant de Slim n'inspirait pas la crainte, la fille était seulement désolée de ne pas être plus adroite, plus habituée à la machine. Lâchant son casque, Slim s'était figé dans une posture de niais, gentiment frais malgré la transpiration qui marquait son tee-shirt dans la chaleur poisseuse, les vapeurs éthérées du gazole.

- Je bosse ici. Laissez-moi vous aider mademoiselle.

Jos s'était un peu rapproché pour mieux voir la scène, la fille cédant sa place.

Slimane, sur le scoot, étudiait faussement la mécanique.

- C'est rien. C'est le carbu. Poussez-moi un peu et il va repartir.

Et la fille avait poussé Slimane ! Elle s'essouffait courageusement, gauche, en dérapant sur les taches d'huile. Slim n'avait eu qu'à tourner la clef pour mettre en route et il avait ouvert les gaz...

Jos cavalait comme un dératé, sautant sur le scoot pour s'enfiler sur la nationale. La fille, interdite, restait les yeux écarquillés, bras ballants. Ses larmes de rage brillaient sous le soleil.

Ils avaient tourné longuement sur la bécane dans la semaine, mais, sans les papiers, c'était chaud question flics. Alors ils avaient fini par l'échanger contre des Ipod's avec des mecs de Sevran qu'ils avaient croisés. Un échange à la Scarface au bas de Maurice Audin, à l'arrêt de bus « Vallée des anges ». Sacré Slim ! C'était la bonne époque. Maintenant qu'il était enfermé, Slim le singe avait changé.

Il avait commencé à parler au téléphone il y a un mois, après que Jos eut réussi à lui balancer un portable dans l'enceinte de Villepinte. « Une projection » comme disaient les matons, un sacré jeté d'objet à la sortie de l'autoroute, des trucs et des machins qui volaient régulièrement vers la maison d'arrêt. On pouvait larguer à peu près ce qu'on voulait (des paquets de petite taille) à l'intérieur de l'enceinte de la prison, à partir de la bretelle de l'autoroute, derrière le pont, dans le virage. Toutes les familles le faisaient. Il suffisait de se mettre au point avec ceux de l'intérieur. Quasiment le même geste que le caillassage, mais il ne fallait pas se gourer parce que le portable chargé et abonné, Jos ne pouvait pas se permettre de remettre ça tous les jours.

Depuis, Slimane avait débité des choses bizarres à l'autre bout de la ligne, des choses qui montraient qu'il avait changé, qui prouvaient qu'il avait des contacts (de toute façon, Slim était généralement démerde, en dehors de cette fois où il s'était fait poisser bien entendu). Il savait comment voir les choses, en avance, toujours. Et du fond du trou, là-bas, il avait lâché un drôle de truc.

- Même si tu as deux Ferrari et un avion privé, la vérité c'est quand tu marches à pied. Parole.

Tu parles d'une connerie !

Slim ne fumait pas et les barbus lui défrisaient les poils des couilles. Alors quoi ? C'est à partir de ce moment que Jos avait commencé à gamberger, à le suivre à distance, à essayer de déchiffrer sa pensée pour reconstituer les morceaux du puzzle, prendre ici et là des bouts de phrases (on ne pouvait jamais parler bien longtemps avec la prison), saisir ce que Slim voulait dire. Pas facile.

Une paix infinie se dégagait des arbres.

Jos s'était abîmé dans le ciel, absorbé par les nuages entrelacés qui dessinaient des images molles, dinosaures, sorcières, étranges animaux ailés ou fourchus selon, se défaisant ou s'étirant à la vitesse de l'air glacé, passant du pointu au rond, s'effilochant aux contours, ruban de barbe à papa sans cesse renouvelé. Il se perdait, aspiré dans cette réflexion capitale : il fallait que ça change. Il n'était plus question de tergiverser, il fallait bouger quelque chose.

C'est pour réfléchir à cela que Jos était venu dans la forêt...

Plus tard, en sortant du bois, du côté de la double voie derrière le Mac Do, il avait nettoyé rapidement ses baskets maculées de boue avec un mouchoir en papier et avait traversé vite fait la Forestière en se dissimulant un peu. Pas envie de discuter avec les mecs. En fait, il éprouvait un brin de gêne d'aller au rencard avec Marjorie à l'Espace 93. Si les gars l'apprenaient, ils étaient capables de se foutre de sa gueule pendant un bout de temps, de lui mettre la honte.

Profitant d'une éclaircie, il avait déboulé au dessus de la prairie près de la mairie, sur cette étendue herbeuse qui l'avait soufflé la première fois qu'il l'avait vue lorsqu'ils avaient débarqué à Clichy plus de trois ans auparavant sa mère et lui. Tout ce vert !... A l'époque ils arrivaient de St. Denis et Jos n'avait jamais vu un centre ville avec un champ au milieu.

Une fois, en se baladant avec Slim, ils avaient rêvé de mettre des vaches dans le pré, de leur taguer MILKA en violet sur le dos ; ça pourrait leur rapporter du pognon rapport à la pub pour le chocolat au lait, des vaches comme les joueurs de foot, avec des sponsors. Slim en avait dans le ciboulot, il irait loin c'était certain.

En ce début d'après-midi, il n'y avait pas grand monde dans les rues. Les grands n'étaient pas encore venus taper l'incruste dans leurs bagnoles sur le parking retiré en face de la mairie, derrière le muret en surplomb de la route. On entendait les oiseaux, le vent se jouait des nuages fendant le ciel de trouées qui permettait au soleil de réchauffer les os et le cœur. Jos traversait l'herbe un peu haute sur laquelle, dans les jours chauds, viendraient s'installer les familles, des autos tamponneuses, ou un chapiteau pour un concert, un cirque.

Devant les portes de l'Espace 93, Jos s'était pétrifié en tombant nez à nez sur Marjorie qui fumait une cigarette avec un grand type dégingandé, les cheveux ras comme la barbe, qui souriait définitivement trop derrière ses lunettes.

- Bonjour Jocelyn, tu n'es pas en avance. Je te présente Laurent qui nous a projeté un film. Un vieux film. Il va le commenter maintenant. Dommage que tu ne l'aies pas vu.
- Tu n'en verras que des extraits désormais. C'est un film qui s'appelle « La vie est belle », un film de Franck Capra...

Jos n'avait pas ouvert le bec. Il avait vaguement souri à la documentaliste mais il n'aimait pas trop qu'elle fume avec ce zygomar à lunettes (encore une expression de son beau-père).

- Tu peux entrer, les autres sont à l'intérieur. On arrive.

Jos, encapuchonné, s'était glissé dans l'espace, rejoignant un petit groupe qui avait frémi en le voyant entrer. Il sentait de la crainte dans les yeux des gens qui le découvraient là, des jeunes comme des adultes. Il était réputé pour ses prunes

véneuses, des grands pains dans la gueule décochés en rafales (crochets longs/crochets courts) qui semblaient fissurer les gars de l'intérieur. Ceux des Bosquets le savaient bien qui le craignaient de loin : mieux valait l'avoir avec soi qu'en face ! Mais il n'était pas venu pour foutre la merde. Il avait changé. Depuis ce matin sa vie avait changé. C'était l'écho des Ferrari, de la marche à pied, des paroles mystérieuses de Slim. Il faillit d'abord foutre le camp mais Marjorie l'avait récupéré au passage revenant avec lui dans la salle où le film était projeté, s'installant à ses côtés sur un siège. Jos était à la fois content et gêné de cette promiscuité. Bientôt la salle s'était obscurcie et le mec de tout à l'heure avait montré un extrait de son putain de film. Une connerie en noir et blanc plutôt chiant. Un type qui voulait se jeter dans la Seine, un type pas clair dans sa tête, et puis un autre, un grand père, lui avait causé en souriant et l'avait convaincu de rester en vie. C'était casse-couilles. Jos soupirait de regarder ce truc de vieux. Il n'était tenu en alerte que par la présence de l'animatrice à ses côtés, ses seins qu'il matait en coin. Elle était fraîche. Il faisait un effort pour qu'elle pense qu'il s'intéressait au film, mais à part ses seins tout était chiant.

- C'est juste un extrait. Tu ne peux pas comprendre si tu n'as pas vu le film... Marjorie lui parlait gentiment à voix basse. Lorsque la lumière s'était rallumée elle s'était levée pour annoncer une « discussion » rejoignant la grande saucisse agitée aux lunettes de travioles. Soulagé, Jos en avait profité pour s'avachir davantage dans son siège ; il s'évadait, chevauchant les images et les pensées qui lui traversaient l'esprit en éclairs et bouquets de rêves qui l'accaparaient entièrement. Affalé, allongeant ses jambes le plus loin possible jusque dans la travée de devant, il avait senti un objet contre un de ses pieds. C'était un téléphone. Jos l'avait patiemment ratisé mine de rien, histoire de s'occuper, et, laissant tomber son bras au sol nonchalamment, l'avait glissé dans la poche de son blouson. Par réflexe. Toujours ça de pris. Ça l'avait réveillé. Le maigrichon bigleux blablatait encore.

- ...Bien sûr, c'est la clef du film cette parabole. La parabole de l'ange, la parabole de l'ange qui sauve la vie...

Ça avait fait tilt ! Un éclair fugitif dans l'esprit... Et Slim qui appelait à ce moment-là. Jos s'était éclipsé le plus discrètement possible sentant les yeux de Marjorie et de quelques autres dans son dos le suivre jusqu'à la sortie. Tant pis : Slim ne pouvait pas téléphoner quand il le voulait, toujours obligé de s'isoler dans un coin de la zonzon pour parler, Jos se devait de répondre.

- T'es où ?
- Dehors. Je mate un film avec des mecs.
- Dans une cave ?
- Mais non, putain, un film ! Un film, pas un X ! Un film, pas dans une cave. Qu'est-ce que t'as, putain ?

Slim n'avait pas répondu de suite. Il avait laissé passer un soupir de silence, quelque chose avait claqué derrière lui dans l'enceinte de Villepinte, un bruit de ferraille. Jos pouvait entendre des mecs qui gueulaient de temps en temps là-bas, loin à l'intérieur. Des appels.

- J'ai les nerfs. Des bâtards qui m'ont pris la tête à la promenade, des fils de putes.

Jos essayait de se représenter la vie dans la maison d'arrêt mais il mêlait à ce qu'il savait, à ce qu'il entendait, des images de geôles asiatiques qui avaient du s'incruster dans sa tête en matant des vidéos. Des terreurs aussi, rapport aux douches, aux gros

lourds qui voulaient te trouver le cul là-bas, ou bien la nuit des salauds vicelards qui pouvaient te pointer.

- T'as trouvé ?
- Quoi ?
- Fais pas le con avec moi. Trouve un truc qui te permette de pas finir comme moi.
- Ça va, ça va. J'ai compris, c'est bon.

Tout en parlant, Jos regardait Marjorie approcher. Elle était sortie du bâtiment.

- Alors ?

Slim insistait. Il ne savait pas comment dire ce qu'il éprouvait, sa décision du matin, la jeune femme qui venait vers lui semblait l'attendre... Il n'avait plus trop envie de causer, mais comment raccrocher au nez de Slim enfermé à double tour ?

- Je suis sur un truc.
- Un truc de quoi ?

Marjorie pouvait l'entendre maintenant, il se remit à pavaner.

- Des paraboles.
- Ouais ? Clean ?
- Clean.

Il élevait la voix pour qu'elle capte.

- Des paraboles. Des paraboles pour des vieux films.

Slim avait encaissé le coup en silence.

- C'est bon. La technologie c'est bon. Où ça ?
- A Paris...

Il avait lancé ça au hasard, Paris ça sonnait comme l'avenir, une promesse, du fric.

- C'est bon.

Slimane avait conclu, sentencieux.

- Fais gaffe : Paris, c'est dangereux !

Et il avait raccroché.

Marjorie le regardait en souriant. De ses yeux bleus profonds elle le détaillait attentivement, la bouche plissée, un peu moqueuse. Elle était belle. Ses longs cheveux sombres encadraient son visage chafouin, flottaient dans les courants d'air. Jos regrettait qu'elle ne boxe pas dans la même catégorie d'âge que lui. Il l'aurait volontiers travaillée au corps à corps. Il ne s'y connaissait pas trop en gonzesses, à tout juste seize ans, mais il sentait qu'entre elle et lui cela aurait été possible, lui un peu plus vieux, ou bien elle plus jeune, ou bien dans le même quartier, ou bien...

- Ça t'a intéressé ce qu'a dit Laurent ?

Il ressentit une pique dans l'estomac à l'évocation de l'autre idiot. Il sourit en acquiesçant pour lui faire plaisir.

- C'est où ?
- Quoi ?
- Où qu'il pêche ses plans, rapport à ce qu'il dit. Le matos ?

Elle était heureuse qu'il soit accroché.

- Tu veux parler de ses commentaires, son analyse ?

Jos avait dodeliné de la caboche dans un mouvement qui pouvait dire oui, qui pouvait dire non. Un geste faussement sûr qu'il espérait convaincant.

Elle enchaînait.

- Il commente des films aux halles, à la vidéothèque.
- A Paris ?

- Non, à Bamako.

Il écarquillait les yeux et ses épaules s'étaient relevées d'un cran sous l'effet de la surprise. Elle avait éclaté d'un petit rire complice et traînant.

- Les halles à Paris, bien sûr.
- RER B ?

Ça klaxonnait sur le parking, de l'autre côté. On entendait les basses des autoradios se répercuter sur les murs, amplifiées quelquefois lorsqu'une porte, une fenêtre s'ouvraient. Les mecs arrivaient pour squatter le parking, boire et fumer. Marjorie frissonnait sous l'auvent et voulait retourner dans l'enceinte du centre culturel.

- On pourra discuter après, si tu veux. Il faut que j'y aille.

Il l'avait regardé partir dans un soupir, éprouvant une haine violente pour l'autre con à lunettes, et ce truc de causer qui semblait les exciter plus que tout, prout prout, bla bla, les cons chiaient par la bouche des tas d'inepties qu'ils transformaient en pognon ou en piège à filles.

Lui, il restait là, bloqué, à ne plus savoir où aller.

Quelques gouttes se mirent à tomber.

**

A l'issue de la rencontre autour du film de Capra, Marjorie se sentait vannée. Les jeunes étaient partis mais accablée, elle ne savait pas comment se dépêtrer de Laurent qui la collait de trop près. C'était rasant. Elle avait adoré, tout à l'heure, la manière du jeune Jocelyn, sortant de la salle au beau milieu du speech, roulant magistralement des épaules comme pour dire je t'emmerde. Laurent mouché. Elle aurait aimé faire des choses comme ça, oser aller et venir, défier le monde et ses usages, provoquer. C'était sûrement l'influence de la scène de Koltès qu'elle travaillait le soir au cours de théâtre qui lui donnait l'esprit rêveur, rimbaldien... Elle rassemblait ses affaires.

- Je te ramène en bagnole ?
- Je dois voir Faouzia.
- Je t'attends ?
- Vas-y je te dis, lâche-moi !

Elle avait parlé trop vivement laissant percer son agacement. Elle avait dit n'importe quoi histoire de se sortir des pattes de son prétendant.

- Fais gaffe : Clichy c'est dangereux !

Laurent ne voulait pas dire des choses comme ça, il était de gauche, mais l'amertume de voir Marjorie s'échapper provoquait chez lui des réactions inattendues. C'était raté, tant pis.

Tout devenait sombre.

Une averse de grêle commençait à s'égoutter du ciel.

Faouzia finissait son travail dans les travées de la salle, récupérant les vêtements oubliés, les papiers épars, nettoyant les stigmates de l'atelier cinéma désormais dispersé. C'était un soleil de bonne femme un peu rebondie, la gorge généreuse, qui se régala au milieu des enfants, des groupes, de l'équipe de l'Espace 93 et son directeur, Monsieur Gérard, qui savait rire au bon moment.

- Tu as laissé « sac d'os à lunettes » partir ?
- Laurent ?

- Oui. Ton amoureux.
- Je m'en voudrais Faouzia ! Je m'en voudrais de me mettre avec un type comme ça.
- Au moins, il a le ventre plat...

Les deux femmes s'étaient assises en rigolant, avalant des lampées de thé brûlant, bercées par le roulement des grêlons sur la verrière.

- Faouzia ?
- Oui ?
- S'il n'y avait pas des femmes comme toi pour maintenir le lien, je ne sais pas ce qu'il resterait dans les quartiers.

L'aînée prit le temps d'encaisser le compliment, laissant sa poitrine diffuser une chaleur réconfortante.

- Grâce à Dieu et grâce à toi ma fille. Grâce à toi, grâce à Dieu...

Elles avaient laissé passer la giboulée.

Lorsqu'une éclaircie avait pointé le bout de son nez, un soleil crâne fit reluire le bitume mouillé d'une nouvelle jeunesse. La grisaille de cet après-midi s'était évaporée avec l'ondée.

- Je vais t'accompagner un peu, avait proposé Faouzia sur le seuil du centre culturel.

Dans la file d'attente, au tabac, les gens patientaient pour valider leurs tickets de loto, pour acheter des grattes-grattes, des millionnaires, des milliardaires, des Blacks- Jacks, des rentes à vie (jusqu'à deux mille euros par mois vantait la réclame). Il y avait un espoir débonnaire dans cette attente, même si chacun prenait ça au sérieux, l'espoir désabusé de ceux qui savent qu'ils ont à peu près toutes les chances de perdre et qui s'accrochent tout de même à une chimère, à une martingale qui pourrait leur sauver la mise d'un coup. Une espérance dévote, faite d'incantations intérieures et de fatalisme.

- C'est bien qu'il soit venu, le jeune de la Forestière, on dirait qu'il s'est attaché à toi.
- Jocelyn ? oui, ça m'a fait plaisir qu'il soit là. Ça n'était pas gagné, je n'aurais jamais cru qu'il vienne un jour à une projection.

Les deux femmes continuaient à papoter, puis ce fût le tour de Faouzia. En plus des cigarettes qu'elle avait achetées pour son mari, elle gratta cinq euros au Tac Ô Tac. Remboursée, elle n'avait pas rejoué sa mise.

- Les tickets gagnants ne se suivent pas dans les rouleaux.

Marjorie se demandait comment Faouzia pouvait savoir où se trouvaient les tickets gagnants mais elle ne posa aucune question.

Elle devait rejoindre Paris.

**

Jos était monté dans une des voitures du parking pour s'abriter des glaçons qui commençaient à dégringoler méchamment, assourdi par le fracas obstiné de la glace sur l'habitacle. Les grands l'acceptaient tout juste dans leurs caisses qui empestaient la fumette, la bière. Au milieu de l'après-midi, ils en tenaient une sacrée couche qui les rendait bovins, flous aux entournares, envappés. Jos fermait

sa gueule en regardant la grêle rebondir sur les bouts encore goudronnés de ce parking retiré. Il ne touchait pas à une goutte d'alcool et ne fumait pas. Les basses de l'autoradio noyées dans les percussions du ciel sur le toit, personne ici ne semblait se soucier de sa présence ou de son état.

De loin, il avait aperçu l'autre idiot de binoclard démarrer sa charrette.

Une fois le ciel calmé, Jos avait vu Marjorie quitter l'Espace avec la femme de ménage. Laissant la voiture à ses excès vertigineux, il les avait suivies un peu, de loin, mais s'était vite senti indécent et avait lâché l'affaire lorsqu'elles étaient entrées dans le centre commercial derrière la poste. La honte. Il respectait trop l'animatrice pour la mythonner. D'ailleurs, préoccupé par les pièces du puzzle disséminées par Slimane, il se sentait totalement investi. Il avait sauté dans un bus en maraude.

L'autobus menait Jos à la gare et franchissait une frontière nette au grand rond point, au pied de la colline. Avant ça on était entre nous, cohorte multicolore, ceux de la Forestière, du Chêne pointu, des Bosquets qu'on connaissait tous à peu près. Ceux du haut. Passé cette limite, les blancs prenaient peu à peu la place et plus on allait vers la gare, plus ceux des cités étaient en danger, c'était du moins ce que ressentait Jos. On se faisait vite repérer en bas. Si les contrôles tournaient mal, c'était toujours vous qui aviez tort, vous qui finissiez au poste. Comme disait Slim : « il y a des endroits où les mecs comme nous ont toujours tort ». Jocelyn craignait surtout les vieux salopards et les commerçants, ceux qui le suivaient du regard quand il passait, comme les chasseurs guettent les chevreuils même lorsque la chasse n'est pas ouverte, par réflexe.

Une fois dans le train, il avait voyagé sur les strapontins de la plate forme pour pouvoir mettre la tête en dehors des portières aux stations, scruter les quais, dénicher d'éventuels escadrons de contrôleurs. Mais tout s'était bien passé jusqu'aux portillons de la gare du nord qu'il avait réussi à sauter sans se faire emmerder.

Machinalement, il déambulait dans les couloirs du sous-sol de la gare parisienne, passablement oppressé par la foule, les regards fuyants des gens qui semblaient savoir où aller, qui n'avaient pas de temps à perdre. Il était paumé, confus. Dans la foule, en marge du flux tendu, une créature étrange lui faisait des signes rapides et discrets à la dérobée, une sorte d'homme souris, un type maigrichon, blafard, avec un bouc et une petite moustache duveteuse (Jos n'arrivait pas à lui donner d'âge) qui s'approchait.

- Sacha. Je m'appelle Sacha.

Il tendait la main. Du fond de sa capuche Jos ne bougeait pas, il détaillait cet homme au corps d'enfant, balançant sur l'attitude à adopter.

- Tu vas où ?

- Aux Halles.

Famélique, le drôle de type avait l'accent traînant. Plus petit que Jos, il dégagait une force bondissante, comme celle d'un moineau ou d'une souris ténue, opiniâtre, fragile.

- C'est une station encore. RER B.

Jos comprit qu'il était descendu trop tôt. Une patrouille de Schmits* aux aguets derrière les tourniquets coupait à Jos la possibilité de retourner sur le quai. Il se sentait cruche. Les yeux de Sacha, pétillants et veinés de rouge, suivaient scrupuleusement la valse hésitation de l'adolescent, ses regards sur les flics, sur les portillons impossibles à franchir, son inquiétude naissante.

- Suis-moi, je connais.

Ils étaient remontés à la surface, fonçant vers les locaux d'entretien sans se retourner. Au détour d'un couloir, Sacha avait déverrouillé le loquet d'une porte métallique menant dans un couloir désert à l'aide d'un passe, un « carré » qu'il avait sorti de sa poche. Ils empruntèrent silencieusement le boyau obscur balisé par quelques ampoules jaunasses ou néons défaillants postés de loin en loin, îlots improbables et tremblotants qui diffusaient une lumière fantomatique, comme héritée d'un temps ancien, rappelant à Jos le clair-obscur des caves des cités. Ils étaient seuls désormais dans ce couloir de service, tunnel parallèle, dans lequel ne persistait que l'écho de la foule, des pas, les vibrations des portes claquées, des éclats de voix mats et indistincts au loin.

Puis Sacha s'était brutalement évaporé dans un trou noir, sur le côté droit du couloir. Alerté, Jos avait entendu un grincement de tôles et de gonds corrodés, puis, ébloui, avait pris en pleine face la vive lumière du jour : c'était un accès direct sur les voies ferrées, l'air libre. Jos avait rempli goulûment ses poumons d'oxygène ensoleillé et libérateur, tandis que dans l'encoignure, Sacha lampait une longue rasade d'une flasque en verre sortie d'on ne sait où. Comme Jos déclinait la proposition de boire, Sacha déclara :

- Je suis russe.

Les russes sont des chauves-souris se dit l'ado.

Ils s'engouffrèrent dans le passage, prenant soin de refermer la porte rouillée derrière eux. Déboulant sur le mâchefer pour suivre les voies, ils glissaient rapidement le long des murs comme des spectres fatigués sortis des fresques taguées partout ici, sursautant au passage des trains qui les frôlaient pour parcourir l'enchevêtrement inextricable des rails à l'approche de la grande gare, se mettre à quai.

C'est à ce moment que Slim avait téléphoné.

- T'es où ?

- Comment ça ?

- T'es où ?

- Je suis à la gare du nord avec un russe.

Un RER au départ avait déchiré l'air de stridences effrayantes. De loin, le cheminot avait corné brièvement, leur faisant signe qu'ils étaient cinglés de se balader dans le coin, qu'ils devaient dégager. Le russe collait maintenant Jos qui sentait l'autre palper son blouson, ses poches.

- Un russe ? Les russes ne savent même pas épeler le mot enculé !

Raccrochant vivement, Jos s'était retourné, furax, prêt à en découdre. Le petit homme à la face de rongeur avait sagement évalué la capacité destructrice de l'adolescent, puis s'était mis à distance, prudemment.

- Qu'est-ce que tu cherches ?

L'homme souriait.

* Policiers.

- Beaucoup alcool, beaucoup alcool... Pas de problème. Avancer là, on peut sortir au bout, je connais...

Jos commençait à flairer qu'il y avait un bémol sur sa portée.

- Sale bâtard, si tu me touches, ...
- No problème, no problème...

Ils longeaient un petit sentier qui bifurquait pour s'éloigner des voies, bordé d'un haut grillage rouillé, mangé d'herbes folles et d'orties. L'endroit dégageait une odeur acide de grésil couvert par les fragrances aigres douces que le vent rabattait des bosquets, citron mêlé d'urine. Le petit russe montrait plus loin une ouverture cisaillée au pied du grillage mais Jos hésitait, la confiance émoussée. Le passage d'un long convoi secouant le treillis métallique délabré, les vibrations du sol sous leurs pieds décidèrent l'adolescent à s'engager dans l'ouverture, malgré lui.

- Tolik !... Alik !... Cosma !...

Une fois au sol, à quatre pattes, Jos entendit Sacha brailler ces noms barbares. Il percevait des voix graves d'une bande de furieux déjà bien perdus dans leurs fièvres alcooliques, se tournant lentement vers lui. Sa vivacité lui permit dans un même mouvement de se rétracter comme un élastique et de se rouler en boule. Il avait balancé une ruade déséquilibrant Sacha derrière lui et s'était retourné pour faire front. Le petit homme avait vu les deux poings unis de Jos remonter directement du sol dans sa tronche, faisant craquer les cartilages de son nez, provoquant un flot rouge et visqueux, subissant une avalanche rapide (crochets longs/crochets courts), bouquet de grincements, éclats, étincelles papillonnantes, harmoniques stridentes au fond de la boîte crânienne, claquements sourds... Pif !... Paf !... Crac !

Le petit russe s'accrochait désespérément au buste de l'adolescent qu'il maculait de sang, cherchant, malgré le pilonnage, à fouiller, à défaire le blouson des épaules du gamin, espérant probablement que ses acolytes viendraient lui prêter main-forte. Par chance pour Jocelyn, ils étaient déjà bien trop mûrs (trop lents ?) pour intervenir à point.

Et Jos courrait comme un fou. Les phalanges cuisantes, éclatées, terrorisé par la meute qui l'avait pris en chasse. Pataugeant au départ, glissant dans les flaques huileuses sur le sol détrempé par les averses de la journée, il craignait de s'étaler sur les éclats de verre devant ces enragés, de se tordre les chevilles. Jocelyn allait vite maintenant, trop vite ! Eperdu, les poumons enflammés par l'accélération, l'effort produit par la série de coups, la rage qu'il éprouvait comme une lave dans tout le corps... Il était furieux de devenir la proie de ces déments.

Finalement il avait réussi à franchir une barrière haute, les mecs sur ses talons s'époumonaient.

Seul, il cavalcait encore à tout va le long des files de RER vides garés là, sentant ses forces l'abandonner, épuisé par la course, la violence du combat. Badoum !...

Badoum !... Badoum !... Il entendait le martèlement frénétique de sa pompe cardiaque, son arythmie sauvage et sourde, ses absences occasionnelles... Il devait souffler.

Grimpant silencieusement dans un wagon désert (miraculeusement déverrouillé) il s'était affalé sur une banquette pour n'être pas visible de l'extérieur. Ereinté, il ressassait les visions de sa déroute, l'erreur de station, le piège des ces charognards : cela faisait chier d'être tombé sur ces mecs-là d'emblée ! Un tourbillon d'images profuses l'emportait, il sombrait dans ses rêves, dans une syncope protectrice.

Les halles. Porte Lescot.

Il n'avait pas la moindre idée de comment il avait abouti là, pas de souvenir d'avoir voulu y arriver, catapulté dans le labyrinthe souterrain par la course poursuite, le sommeil dans le train vide, le réveil dans un wagon bondé, son échappée hasardeuse. Il avait suivi le troupeau interlope, le flot des visages défaits et sépulcraux qui s'écoulaient par les escaliers mécaniques et s'amoncelaient comme sur une tour vers le ciel pour ceux qui montaient, comme dans une mine pour ceux qui s'enfonçaient sous la terre de l'autre côté de la rampe. Un courant continu d'expulsions et d'avalements.

Perdu, il tournicotait dans les couloirs commerçants, épaté par la foule. Est-ce que les gonzesses qu'il croisait étaient toutes des mannequins qui défilaient dans les vidéos ? Et ces hommes ? Sapés comme pour des mariages, comme ceux qu'on voyait à la télé ... Il n'en menait pas large, noyé dans cette masse, sans trop savoir comment s'orienter.

VISIORAMA, LE PRESTIGE A PRIX BAS !

Jos, en arrêt devant la vitrine d'un magasin, balayait des yeux l'étalage d'écrans plats, les offres d'abonnement aux différents bouquets d'images directement tombées du ciel. Il reprenait ses esprits.

L'ambiance ouatée du grand magasin, la moquette sous les semelles, reposait du trafic ininterrompu dans les couloirs souterrains. L'aspect insolite de ce petit homme au blouson maculé de rouge, bien qu'il eut retiré sa capuche, lui avait valu l'intérêt marqué des vigiles qui l'avaient pris en escorte discrète tandis que s'avancéait un vendeur moustachu et rouquin.

- Je peux vous être utile ?

L'homme employait des mots courtois mais ses yeux passaient en revue le jeune noir qui semblait tout droit sorti d'un clip de rappeurs, ses vêtements souillés par endroits, les traces rouges qui maculaient son blouson clair, ses phalanges écorchées. L'équipe de sécurité échangeait des infos dans des talkies-walkies grésillants.

- C'est pour une parabole.

Le vendeur avait lancé une œillade dubitative aux mastards de la sécurité qui s'approchaient discrètement. Jos sentait la panique le gagner à nouveau.

Un portable vibrait dans sa poche, ce n'était pas celui de Slim. Jos hésitait, pris entre le feu des regards et celui de l'appel téléphonique.

- Excusez-moi.

Il s'était un peu éloigné en désignant l'appareil, profitant de l'aubaine pour éviter l'embarras pesant dans lequel il s'empêtrait. Il finit par dérocher.

- Qui est à l'appareil ?

Jos n'osait formuler un mot, répondre à la voix féminine, mais les hommes qui l'entouraient avec méfiance le poussaient à se donner l'air accaparé.

- C'est moi.

C'était maintenant de l'autre côté de la ligne que le silence régnait.

- Je crois que vous êtes en possession de mon téléphone.

Jos crut s'évanouir, flancher-là comme une crêpe.

- Marjorie ?

Un vertige aspirait le silence en volutes stupéfiées.

- Comment connaissez-vous mon nom ?
- C'est moi, Jos.
- Jos ?
- Jocelyn. J'ai trouvé votre portable.
- Où ?
- Dans la cité. Un mec qui l'avait tiré.
- Oh, merci... Jocelyn ? Bon. Mince ! Je ne reviens à Clichy que la semaine prochaine. Tu peux me le garder ?
- Je vous l'ai apporté.
- Pardon ?
- Je suis aux halles.

C'est à ce moment qu'il s'aperçut, désespéré, que le russe lui avait piqué l'autre téléphone. Celui réservé à Slim.

Il l'avait suivie chez elle, très affecté, s'effondrant d'abord dans le sofa les larmes aux yeux, parlant tout à trac d'un portable qu'un russe lui aurait piqué, d'une bagarre, de l'impossibilité de joindre sa famille, de son père (le vrai) dont-il n'avait aucune nouvelle depuis trois ans, de Slimane, son demi-frère, isolé en prison ... Marjorie avait développé une patience d'infirmière pour panser les plaies (les phalanges entaillées), nettoyer le blouson de Jocelyn.

Calmé après la crise, Jos observait fasciné les moulures du petit appartement que l'animatrice partageait avec sa copine, les parquets en bois grinçant, les cheminées, les livres empilés par terre et sur les rayonnages, les objets d'art, les dessins qui tapissaient les murs. Il n'en revenait pas ! Cela devait dater du moyen-âge... Il se laissait engourdir par le confort douillet, féminin et rassurant qui l'entourait ici. Rapport au téléphone, il voulait jouer franc-jeu.

- Je ne savais pas que c'était le vôtre.

Elle l'observait en silence.

- Je dois aller à un cours de théâtre.
- Je peux vous accompagner ?

Jos avait escorté l'animatrice comme son ombre. Ils étaient en retard. L'adolescent, prudent et candide, se tenait en haut des gradins bondés tandis qu'en bas elle glissait un mot d'excuse à l'oreille du professeur (qui lui avait jeté un regard dubitatif). Interrompu, cet homme affable et sympathique avait repris son cours comme si rien, devisant d'une voix profonde, orientant ceux qui s'échinaient sur le plateau, encourageant leurs efforts, proposant des indications plus ou moins respectées pour les scènes en chantier. Cela avait totalement absorbé Jos, mieux qu'un film à la télé, cet endroit où chacun pouvait se montrer, raconter une histoire, parader. Un truc de ouf.

Puis Marjorie s'était levée à son tour pour monter sur la scène et commencer à parler, vibrante.

- « *Ne me tutoyez pas et n'élevez pas la voix, je vous en prie, parlons courtoisement. Ce n'est pas la peine de se faire des peurs* ...* »

* Extrait de *Quai ouest* de Bernard-Maire Koltès.

- Ne serait-il pas plus simple, Marjorie, que tu dises ton texte à quelqu'un ?... Cela t'aiderait.
- Mais François n'est pas là, il devait me donner la réplique, je n'ai pas pu le rejoindre...

S'expliquant, elle lançait un œil lourd de reproche vers Jos perdu dans ses petits souliers.

- Demande à ton ami.

L'homme désignait l'adolescent dans les travées.

- Voulez-vous ?

Le jeune homme sentait le monde s'arrêter de tourner.

- Vous n'aurez qu'à vous asseoir sur cette chaise.

Sonné, il s'était vu rejoindre l'estrade, pantin mécanique abasourdi, en quête de réparation. Gauche. Hypnotisé par la présence de la jeune femme, vacillant, il s'accrochait désespérément à son regard comme à une bouée cependant qu'elle l'encourageait, silencieuse et bienveillante. Mais elle l'avait vite abandonné pour s'éloigner en coulisse, s'absorber dans sa concentration...

Jos, désespéré, eut l'impression qu'elle priait.

Alors elle était revenue.

- « *...Ne me tutoyez pas et n'élevez pas la voix, je vous en prie, parlons courtoisement. Ce n'est pas la peine de se faire des peurs... »*

L'air s'était raréfié d'un coup. Siphonné dans un tourbillon vertigineux, il formait un écran autour d'eux, une muraille invisible et troublante. Ardente, Marjorie semblait démultipliée. Jos, éberlué, ressentait ses tremblements, ses trémolos chargés d'émotion, une force qui le percutait de plein fouet, le bousculait en vagues scintillantes. Elle s'enflammait, tandis qu'embarrassé il baissait les yeux vers ses chaussures maculées de boue, affectant une décontraction d'opérette, se grattant le cuir chevelu pour dissiper le fourmillement sous son crâne, étoiles et frissons mélangés, les poils se dressant sur l'épiderme. Incandescente, bouleversée, l'actrice le télescopait. Il était chaviré, époustouflé de se trouver-là, étranger aux regards qui se fixaient sur eux. Déjà elle était à genoux, sidérée, pantelante et fiévreuse. Elle dessinait dans l'espace un visage fantomatique. Sa main craintive filtrait un soleil inventé entre ses doigts frémissants...

- « *... Comme vous avez l'air timide, comme la lumière rend tout cela, Seigneur ! Gentil et intimidant. Votre espèce de timidité me contamine, je le sens, dans cinq minutes je vais courir me cacher là-bas derrière en rougissant... »*

Il y eut un choc terrible -Atomique ! Détonnant !- lorsqu'un postillon plus hardi que les autres vint terminer son vol, s'écrasant sur la joue de Jos... Stupéfait, il s'était redressé en bloc, comme un ressort, essuyant son visage avec sa main bandée d'un blanc rougi par le sang des plaies, laissant sa partenaire coite, désespérée, inquiète. Fauve, il arpentait la scène, farouche félin indigné par l'éclaboussure inconvenante.

Médusée, l'assemblée ne pipait mot essayant vainement de comprendre.

Claude -le professeur- avait alors guidé Jos, lui dictant en douceur ses premières répliques, phonétiquement. A mi-voix, cet homme inconnu avait réussi à percer son esprit, à s'infiltrer dans les cellules de son corps : il était en lui ! Et Jos, interloqué, avait alors proféré, granuleux, bas et expirant :

- « ... *C'est de business que je veux parler. Je ne donne jamais rien contre rien, moi...* »

Le souffle de ses mots produisit un tel silence, une telle déflagration muette dans l'assistance, que Jos crût d'abord qu'il avait dit une obscénité. Petit à petit, il avait distingué un crachin de larmes perler au bord des yeux de la jeune actrice, un emballement dans les gradins, un recueillement enfin qui saisissait l'amphithéâtre...

Alors le professeur s'était tourné vers le groupe :

- Eh bien mes enfants !... Je souhaite à chacun d'entre vous de vivre sur scène des instants aussi intenses que ceux que viennent de proposer Marjorie et Jocelyn.

Puis il avait pris l'adolescent à part.

- Je ne sais pas quel ange t'a mené jusqu'ici, petit frère. Mais tu as le truc, la présence, la justesse...

Du fond de sa prison, Slimane pouvait se réjouir.